



LIVRES

MICHEL LAPIERRE

En 1914, on inaugure les nouveaux bureaux du *Devoir*, lancé quatre ans plus tôt. «*Ne vous gênez pas. Ici, mettez de l'eau bénite en abondance. Il faut éloigner du travail quotidien toutes les tentations du passé*», dit Henri Bourassa (1868-1952), le fondateur, à l'un des ecclésiastiques. Le journal devait s'élever au-dessus de l'esprit partisan et de la vénalité, mais il loge dans un ancien bordel. Bourassa, sans l'avouer, a toujours affectionné le paradoxe.

Qui pourrait en douter après avoir lu *Pourquoi j'ai fondé Le Devoir*, l'ouvrage remarquable de Mario Cardinal sur le tribun? Grâce à un portrait psychologique nuancé et à une minutieuse reconstitution morale de l'époque, le journaliste retraité surpasse Robert Rumilly, même si l'auteur de la première biographie, publiée en 1953, avait eu l'avantage de s'entretenir avec Bourassa et son entourage.

Il souligne avec une force et une précision qui le démarquent des autres historiens le caractère paradoxal et renversant de la fameuse «démision» de 1932. Cette année-là, le haut clergé à Québec et à Montréal emboîtait le pas aux nationalistes, qui s'étaient retournés, depuis déjà quelque temps, contre le directeur fondateur du *Devoir*, leur idole de jadis. L'hostilité tacite de l'archevêché de la métropole risquait de provoquer de nombreux désabonnements. Acculé aux extrémités, Bourassa se devait de se retirer.

Ironie du sort, celui qui avait créé *Le Devoir* pour défendre l'Église et la patrie, comme l'atteste en particulier un petit livre paru en 1921, *La Presse catholique et nationale*, recueil de certains de ses meilleurs textes, se voyait désavoué par les tenants les plus en vue, au Québec, des idées auxquelles il avait consacré sa vie au nom d'une mystique intransigeante.

«Je suis le petit-fils de Papineau!... Je suis de ceux pour qui le libéralisme n'est pas un escabeau pour monter, mais une foi et un amour.»

En définitive, on le chassait parce qu'il était trop catholique! Bourassa venait de donner une conférence percutante, intitulée «*Honnêtes ou canailles?*». Sensible à la perfection évangélique, il y attaqua le clergé en lui reprochant de ne pas toujours employer l'argent de l'Église dans un but religieux. «*J'ai peine à comprendre, déclarait-il, comment et pourquoi il s'en trouve une si grande quantité investie dans des entreprises purement financières... Je préfère voir les membres du clergé fréquenter les maisons de prostitution plutôt que les bureaux de courtage.*»

Cardinal omet de citer la deuxième phrase du passage. Mais il explique très bien quel désarroi pouvaient causer les propos d'un chrétien qui prenait on ne peut plus au sérieux l'Évangile et le pape en adoptant à sa foi le franc-parler de son grand-père Louis-Joseph Papineau, libre penseur qu'il ne cessera malgré tout d'admirer. Dans la société canadienne-française, bon enfant, routinière et conformiste, Bourassa appartenait à une famille hors du commun.

C'est d'ailleurs en s'appuyant sur l'héritage du fondateur du *Devoir*, notamment sur la folie dévote de son oncle Lactance Papineau, que Lionel Groulx, qui, chez les nationalistes, le remplaça comme maître à penser, brosse avec mesquinerie le portrait d'un être quelque peu déséquilibré. «*Le scrupule religieux — point d'autre hypothèse possible — a égaré l'esprit du Bourassa de 1926*», écrit le prêtre-historien dans ses *Mémoires*, jugement que Cardinal a soin de confronter à des opinions plus mesurées.

Un incompris

1926? C'est l'année cruciale où Pie XI reçoit

Bourassa en audience privée et le met en garde contre les outrances du nationalisme, mot suspect qui s'applique souvent au sentiment national des peuples faibles, mais qui, pour Rome, désigne surtout l'ambition plus païenne que chrétienne des peuples puissants. Le pape s'appête à condamner l'Action française de Paris, sanction que Groulx, même s'il ne se disait pas maurassien, digérera mal en tant qu'homme de droite, comme en témoigne sa correspondance.

Le biographe a raison de signaler que Bourassa se trouva «*réconforté*», car, dès le début des années 20, il se méfia ouvertement des excès du nationalisme. Ce qui mécontentait beaucoup de ses disciples. Cardinal a conscience que le fondateur du *Devoir* était un incompris. Aussi fait-il une fine

Les beaux paradoxes d'Henri Bourassa

analyse des ambiguïtés du sentiment national de Bourassa.

Il sait que, dans *La Presse catholique et nationale*, l'ardent défenseur d'un pays bilingue et biculturel souligne toutefois la «*banqueroute de la Confédération*» et l'échec de la «*création d'une véritable patrie canadienne*». Bourassa en arrive à cette conclusion, la plus forte de sa pensée politique: «*Nous voici donc, pauvres diables de Canadiens français, avec trois patries, dont pas une n'est à nous.*»

Il s'agit bien sûr de la France, de l'Angleterre et du Canada. Avec une franchise brutale, Bourassa précise en 1921: «*Au Canada, notre seule patrie matérielle, nous ne sommes à peu près chez nous que dans la province de Québec [...]*» Pour lui, l'incapacité de maîtriser l'avenir même du territoire laurentien nous interdit d'oublier que nous ne sommes dans l'Empire britannique «*qu'une poignée d'ilotes*» et en France, «*rien de rien*».

Le fondateur du *Devoir* a toujours rejeté le séparatisme. Mais il admettait, dès 1902, que cette option constituait «*un rêve légitime et attrayant*» et que «*le travail des siècles peut le réaliser plus rapidement que les apparences ne l'indiquent*».

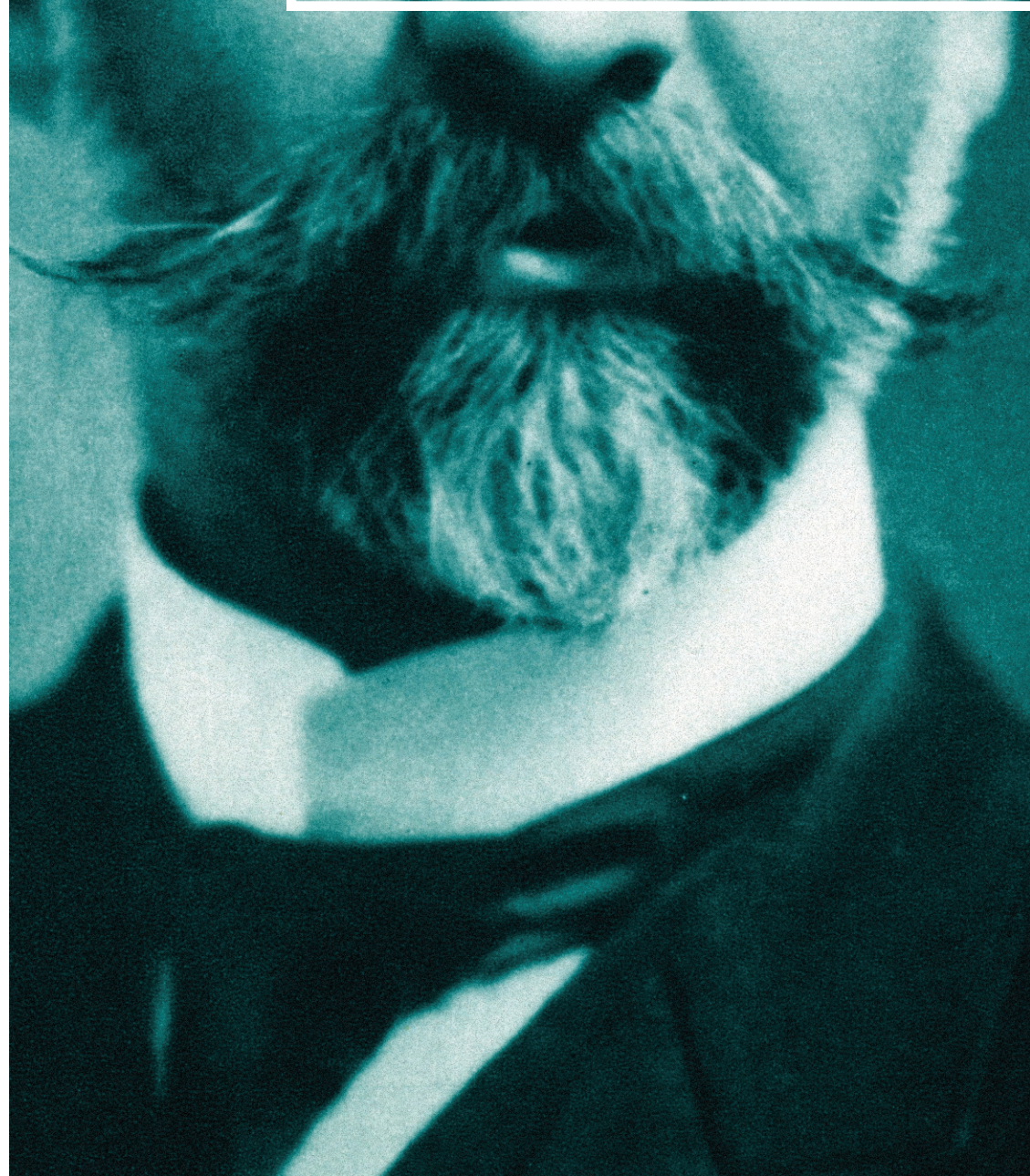
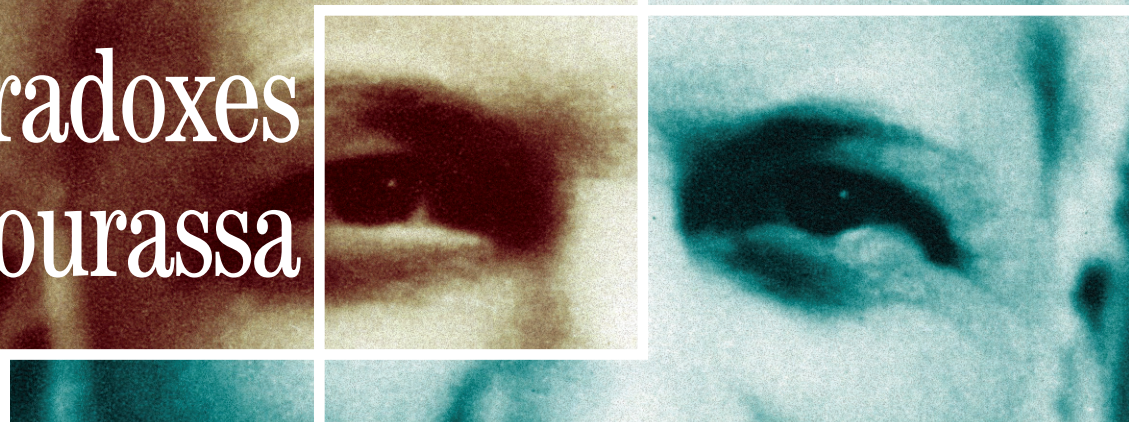
Un paradoxe encore plus étrange animera toute sa vie ce catholique rigoriste, parfois séduit par des aspects de la droite mussolinienne ou pétaïniste. En 1907, critique sévère, sur la scène québécoise, du gouvernement libéral de Lomer Gouin, il s'écriait dans un débat: «*Je suis le petit-fils de Papineau!... Je suis de ceux pour qui le libéralisme n'est pas un escabeau pour monter, mais une foi et un amour.*»

Chez Bourassa, chrétien viscéral et anti-impérialiste-né, l'alliance, presque contre nature, du culte de la tradition et du besoin de la liberté se scellaient grâce à une véhémence obstinée.

Collaborateur du *Devoir*

POURQUOI J'AI FONDÉ LE DEVOIR
HENRI BOURASSA ET SON TEMPS

Mario Cardinal
Libre Expression
Montréal, 2010, 400 pages



ARCHIVES LE DEVOIR



Normand de Bellefeuille

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Normand de Bellefeuille, ou la revanche d'un enfant du Plateau Mont-Royal

La meilleure scène du livre est un poker, un poker entre quatre femmes du Plateau Mont-Royal. Un poker presque lascif, avec ses feintes, ses cartes qui claquent, ses sourires énigmatiques, cette complicité entre une mère et son fils qui font front commun contre l'ennemi. *Un poker à Lascaux*, publié chez Québec Amérique, est le trentième livre de Normand de Bellefeuille, qui quittait en décembre la direction littéraire de cette maison d'édition pour en demeurer conseiller et directeur de collection.

CAROLINE MONTPETIT

De son propre aveu, Normand de Bellefeuille a attendu la mort des quatre femmes du roman pour écrire ce livre. Pas que ce soit une histoire vécue. Ces quatre femmes de son enfance ne se sont jamais rendues en France pour visiter les grottes de Lascaux, et n'ont sans doute pas joué au poker avec des cartes frappées des dessins rupestres qui ornent leurs flancs. Tout au plus allaient-elles à l'occasion au motel Universel de Québec, où elles se gaussaient d'avoir accès à une piscine creusée, explique-t-il. Mais elles ont hanté l'enfance de cet

enfant du Plateau Mont-Royal, quelques années plus jeune que Michel Tremblay et qui partage avec lui cette enfance peuplée de grosses femmes et de gros mots en joul bien gras. C'est une enfance nourrie à coups de charbon dans une fournaise, surnommée «*la grosse cochonne*» par la pittoresque grand-mère Alice, l'une des quatre héroïnes de son histoire. Une enfance aussi où la tendresse entre une mère et son fils est manifeste, dut-elle s'exprimer par cette étrange complicité durant les parties de cartes.

En déjeuner de presse cette semaine, Normand de Bellefeuille abordait de front la question de la parenté de ce livre avec l'œuvre de Tremblay. Les

rues des Érables et de Lanauidière du Plateau Mont-Royal des années 60, où se déroule une bonne partie de ce roman, étaient pleines de grosses femmes enceintes, dont plusieurs vivaient avec des membres de la famille élargie par souci d'économie, dit-il. En fait, Bellefeuille reconnaît avoir même pensé, lorsque Tremblay a entamé son œuvre, qu'il lui avait ainsi «*volé son enfance*». Et voilà que son enfance reprend ses droits, 42 ans après la première lecture publique des *Belles-sœurs*.

Bellefeuille, pour sa part, a depuis plutôt versé dans la poésie. Il dit même qu'on lui a toujours reproché d'écrire des romans de poète. En fait, dans ce dernier roman, il se moque de «*ce séculaire cliché voulant que le génie se mesure d'abord et avant tout au coefficient élevé d'illisibilité de l'œuvre, jumelé à la nécessaire indigence financière de son auteur*».

Un poker à Lascaux fait d'ailleurs directement référence à *Lascaux*, une autre œuvre de Bellefeuille, parue aux Herbes rouges en 1985, même s'il en alterne un peu la nature dans ce roman.

VOIR PAGE F 2: REVANCHE

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Une dernière bataille

DIANE PRÉCOURT

Ce serait pur euphémisme d'affirmer qu'Irma LeVasseur a connu un parcours personnel et professionnel singulier, surtout pour l'époque, au début du siècle dernier. Celle qui aura été la première femme pédiatre canadienne-française a dû lutter tour à tour pour faire ses études de médecine en s'expatriant aux États-Unis, exercer sa profession au sein d'un monde d'hommes régi par le Collège des médecins — à cette fin, elle fera voter un projet de loi privé au Québec —, fonder des hôpitaux, rechercher désespérément sa mère disparue alors qu'elle n'avait que 12 ans, jusqu'à renoncer à l'amour pour pouvoir se consacrer corps et âme à la santé des enfants.

Le dernier tome de la trilogie *Docteur Irma, La Soliste*, poursuit l'histoire de cette précurseuse à plusieurs titres, dont l'œuvre pourtant si noble fut bien des fois confrontée à la bureaucratie, à la mesquinerie, à l'adversité, même si des liens d'amitié solides se sont tissés avec ses proches.

Sauvée de l'oubli

Comble d'accablement, cette docteur Irma LeVasseur, qui a consacré sa vie entière au bien-être des autres, deviendra la première femme à intenter un procès, à l'âge de 81 ans, pour une cause apparemment alambiquée qui l'obligera à mener une dernière bataille afin de préserver sa dignité et de sauver sa liberté.

Cette femme exceptionnelle et attachante, à qui la romancière Pauline Gill redonne la place qui lui revient dans l'histoire, aura ainsi évité de justesse de tomber définitivement dans l'oubli. L'année dernière, un parc a été créé en son honneur dans l'arrondissement d'Outremont. Mince consolation.

Le Devoir

DOCTEURE IRMA

TOME 3: LA SOLISTE

Pauline Gill
Québec Amérique
Montréal, 504 pages

Coffret de la trilogie disponible

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Dislocation

SUZANNE GIGUÈRE

Devant une grande maison de bois ancienne située sur une falaise face à la mer, un taxi s'arrête et dépose un passager: Angel Morales. Profession: homme de théâtre. Une petite valise à la main, celui-ci se présente à la guérite d'accueil et se fait admettre dans la chambre G-11, nue ou presque, avec une chaise paillée, pareille à celles du tableau *La Chambre de Van Gogh à Arles*, et un lit. Dans cet institut psychiatrique, Angel espère faire enfin la paix avec son passé, avec la violence et les douleurs de la guerre.

Dans ce lieu clos, sorte de microcosme de la société péruvienne, il fait la connaissance d'hommes et de femmes qui, comme lui, ont fui la barbarie fratricide de leur pays et ont tôt fait d'être rattrapés. «On croit qu'en fuyant le pays en ruine, on laisse la douleur dans cette terre qu'on vient d'abandonner, mais non, la mort voyage avec nous.»

Dans sa chambre, Angel noircit des carnets. Comme si la fontaine de sa mémoire s'était brisée, les souvenirs en tombent, enfance pauvre dans un quartier (*barrio*) à proximité du désert et d'une mer bleue, le pensionnat à l'âge de sept ans à cause d'un esprit rebelle, une jeunesse sous le signe du militantisme, de la lutte politique, de l'idéalisme, du théâtre. Puis la violence, la guerre, l'exil. Chaque nouveau pays, chaque nouvelle culture l'enfonçant davantage au fond du chaos, dans sa tête.

Jusqu'au jour où il décide de rentrer chez lui, au *barrio*, pour découvrir qu'il est un étranger. «Eux, ils étaient restés au *barrio*, vivant des vies normales, à lutter pour le travail, pour l'amour, pour le désamour, pour les enfants, pour le pain quotidien. Lorsqu'ils le questionnaient sur ses aventures à l'étranger, ils l'écoutaient pendant dix minutes, puis il restait là à parler tout seul des choses qui l'avaient changé, des coups que la vie lui avait donnés, de son grand pèlerinage de par le vaste monde.»

Quotidiennement, Angel assiste aux séances de thérapie collective. À la fin du mois, il connaît l'histoire de chacun: celle de la femme trompée sans identité, du Nègre vengeur qui a subi les insultes et les humiliations de ses patrons blancs, du professeur de littérature accusé d'appartenir à un groupe de terroristes, le cerveau fêlé par la torture et huit ans de prison, du maniaque des coupures de journaux qui débambule dans la maison avec des pages et des



Miguel Almeyda Morales

SOURCE L'INSTANT MÊME

pages de quotidiens dans ses poches et des ciseaux d'écolier à la main.

À la demande du directeur, Angel écrit une pièce de théâtre où tous deviennent les acteurs d'une scène traumatique à laquelle ils s'identifient. Les répétitions commencent. Souvenirs, aveux, événements, idées s'enchevêtrent, se répondent et se superposent, s'entrechoquent, débordent les uns sur les autres en un chaos émotionnel savamment désorganisé, et dont l'énergie déployée constitue pour chacun un passeport pour la liberté. Comme l'écrit Robert Lepage en préface, «le théâtre est non seulement un moyen de résistance, mais également un outil de libération collective et individuelle.»

Pratiquant un théâtre d'intervention — les deux forces, l'une individuelle, l'autre politique, collective, sont sans cesse au travail dans *Le Bar-*

rio — Miguel Almeyda Morales — qui vit entre Lima et Montréal — a transposé l'expérience du déracinement dans la trame d'un récit éclaté, qui apparaît en équilibre aussi instable que ceux qui la composent, en l'occurrence «ces rescapés de la tourmente». *Le Barrio* n'est pas un roman sur la guerre et la politique; c'est un récit universel sur l'aliénation et la douleur.

Collaboratrice du Devoir

LE BARRIO

Miguel Almeyda Morales
Traduit de l'espagnol (Pérou) par Pierrette Richard
Préface de Robert Lepage
L'Instant même
Québec, 2009, 132 pages

REVANCHE

SUITE DE LA PAGE F 1

«Les chiffres de vente sont exacts, 348 à ce jour, et l'accueil critique fut unanimement enthousiaste», tient-il à noter à la fin du livre. On a parlé alors d'un «chef-d'œuvre polyphonique», précise-t-il.

En entrevue, Normand de Bellefeuille ajoute qu'il a écrit *Un poker à Lascaux* «de la main droite», plus intuitive, alors que d'autres de ses œuvres ont été écrites de la main gauche, «plus rationnelle». Il parle aussi d'un déblocage à ce sujet. Et les bêtes de Lascaux tant évoquées dans ces deux livres pourraient bien être les ancêtres reconquis, à la fois des quatre femmes du roman et de Normand de Bellefeuille lui-même. Car il y a dans ce livre un secret, qui n'est d'ailleurs pas élucidé: une boîte de souvenirs ouverte après la mort d'une mère. Il y a aussi une généalogie honteuse, dont on refuse de parler. L'abordera-t-on

un jour? Normand de Bellefeuille promet en tout cas déjà un autre roman, où ressuscitera Raphaëlle l'orpheline et conjointe du narrateur. Une fois ambidextre, il en profitera.

Après une dizaine d'années à la direction littéraire de Québec Amérique, Normand de Bellefeuille a quitté cette direction pour la céder à Isabelle Longpré. Il garde de ses premières années d'édition le souvenir douloureux d'avoir appris à dire non aux trop nombreux manuscrits présentés à son adresse. Une difficulté qui s'est estompée au cours des années suivantes, mais qui lui est revenue dernièrement. Peut-être parce qu'il vit désormais à l'île d'Orléans, dans un contexte plus «zen», avance-t-il.

Chez Québec Amérique, il a travaillé surtout sur des romans, alors que lui-même était plutôt poète. Et voilà qu'il reprend le flambeau de sa main droite, dans un genre qui semble lui permettre d'ouvrir,



Normand de Bellefeuille

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

librement et finalement, les portes du passé.

Le Devoir

UN POKER À LASCAUX

Normand de Bellefeuille
Québec Amérique
Montréal, 2010, 200 pages

XYZ éditeur



Photo: ©Martine Doyon

Lucie Lachapelle
Rivière Mékiskan

roman

Lire *Rivière Mékiskan*, c'est découvrir un monde où coexistent difficilement Blancs et Amérindiens et où les jeunes risquent fort de devenir délinquants et alcooliques, quand ils ne se suicident pas, mais c'est aussi faire la connaissance de Lucy, une vieille Amérindienne très attachante qui se souvient de tout.

XYZ éditeur

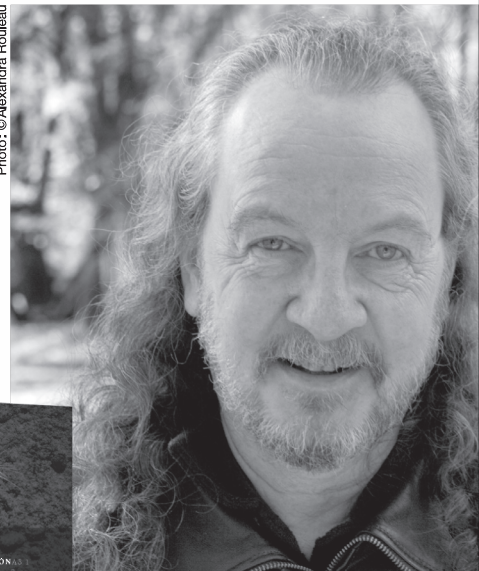


Photo: ©Alexandra Bouleau

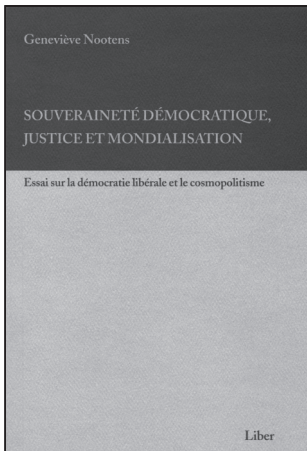
Hector Vigo
À LA POURSUITE DE JONAS 1
Belle-Bite le hobo

roman

Un roman à la verve rabelaisienne, un conte satirique à l'humour noir, une rocambolesque poursuite dans les égouts de Québec pour retrouver Jonas, dit Belle-Bite le hobo, et Bernie, le Roi des rats qui le tient prisonnier.

www.editionsxyz.com

éditions Liber
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Geneviève Nootens
Souveraineté démocratique,
justice et mondialisation

204 pages, 24 dollars

Olivieri
librairie • bistroOlivieri
Au cœur de la poésieMercredi 3 février
18 h 30

Avec le soutien de la Sodéc

RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

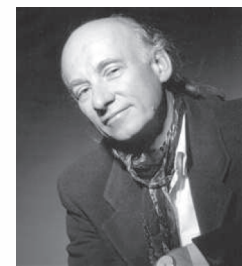
COMME UNE SEULE CHAIR
PAUL CHAMBERLAND

Photo : Josée Lambert

Causerie

Afin de souligner la parution de son recueil *Comme une seule chair* aux Éditions du Noroît.

AVEC L'AUTEUR

Paul Chamberland
Poète et essayiste ; le prix Athanase-David a couronné l'ensemble de son œuvre en 2007.

ANIMATEUR

Georges Leroux
Professeur émérite (UQAM)
il est spécialiste de la philosophie grecque.

LITTÉRATURE

L'art du bluff



DANIELLE LAURIN

Romans, nouvelles, poésie... Normand de Bellefeuille, plusieurs fois primé, a derrière lui une trentaine d'ouvrages. Chaque fois qu'il publie, on se demande quelle direction il va prendre. Chaque fois, il réussit inmanquablement à nous surprendre.

On est ébloui par la plume de l'auteur. Par sa remarquable dextérité.

Son *Poker à Lascaux* est une petite merveille. À plusieurs égards. Sommes-nous dans une comédie? Une pièce de Michel Tremblay? Un roman de Jean-Paul Dubois? Une saga familiale? Un récit à saveur autobiographique? Tout cela à la fois. Et plus encore.

Il faudrait parler de la tendresse, de l'amour, du désir. De la mort qui rôde, dans cette aventure romanesque. Il faudrait dire aussi qu'il s'agit d'une réflexion sur l'écriture, sur les liens entre réalité et fiction, sur le poids des mots. Sur la mémoire. Et sur le mensonge, l'art du bluff.

Il faudrait dire à quel point l'imagerie est

forte dans ce roman mosaïque. Dire que, si l'auteur y mêle plusieurs registres, se permet toutes les libertés, multiplie les sauts dans le temps, jamais il ne perd de vue le fil de son récit.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans *Un poker à Lascaux*: l'auteur parvient à nous faire avaler son histoire pour le moins abracadabrante, tout en nous indiquant, comme s'il clignait de l'œil constamment, que tout cela est à prendre avec un grain de sel. Que rien ou presque n'y est vrai, finalement. En tout cas, pas vraiment vrai. Sauf les noms des quatre femmes au centre de l'action.

Gabrielle, Fleurette, Alice, Rita: ces femmes-là ont existé dans la tribu familiale de Normand de Bellefeuille, qui leur a déjà rendu hommage dans certains de ses livres précédents.

Voici qu'il les envoie à Lascaux, en avril 1963. Elles sont fascinées, pour ne pas dire obsédées par la fameuse grotte découverte en 1940, par ses bêtes, ses peintures, qu'elles ont vues mille fois dans les livres. Elles en rêvent depuis des années, ont économisé à coups de «p'tit change» pour s'y rendre toutes les quatre.

Il faut les voir débarquer à Paris, d'abord, rien que sur une patte, comme «quatre poules pas de tête». Les voir ensuite sur le quai de la gare Montparnasse, l'air de «quatre Dalton au féminin». Il faut les voir, surtout, se cogner le nez contre la grotte.

On se doutait bien que ça allait mal tourner. Des indices nous le donnaient à penser depuis le début. D'ailleurs, nous en sommes encore au commencement de l'histoire, au commencement seulement, au moment où les quatre femmes débarquent à Lascaux.

Fermée au public, la grotte de leur rêve. Depuis la veille. Vu «la dangereuse et dramatique détérioration des peintures occasionnée par la respiration des innombrables visiteurs», indique la dame devant l'entrée.

Ne reste plus qu'à se rabattre sur l'achat de petits souvenirs. D'abord, un jeu de cartes plastifiées et illustrées. Avec les bêtes de Lascaux dessus. Mais un vrai jeu de cartes quand même. Qui servira aux parties de poker rituelles des quatre femmes attablées autour d'une bouteille de mauvais sherry.

Et puis, une série de 30 diapos, reproduisant «les trente plus belles peintures de la grotte». Que les quatre femmes pourront projeter sur

le mur de la cuisine: l'illusion sera parfaite, on se croira à Lascaux dans la grotte-cuisine du modeste logement montréalais.

La commode véritablement l'histoire, en fait. Aux yeux du narrateur, Simon, s'entend. «Si pour elles ce fut, d'abord et avant tout, le voyage de la grande déception, leur odysée amorça pour moi une quête qui allait habiter mon imaginaire pendant de très nombreuses années.»

Car l'histoire, c'est celle de Simon, finalement. Simon enfant, au milieu de sa tribu, dans la grotte-cuisine. Simon adulte, devenu écrivain, amoureux d'une belle traductrice. On alterne entre les deux.

On voit le monde par ses yeux. On joue au poker avec lui assis sur les cuisses de sa mère Gabrielle. On bluffe avec lui, avec elle. On se cache avec Simon, la nuit, quand, adolescent, il contemple le jeu de cartes de Lascaux qu'il a dérobé.

On se pose toutes sortes de questions avec lui. On ressasse constamment le poids de son héritage familial avec lui. On aime avec lui, aussi. Et l'on se prend d'affection pour sa belle traductrice, Raphaëlle. Qui finira par nous émouvoir profondément.

On est ébloui par la plume de l'auteur. Par sa remarquable dextérité. Sa façon toute particulière d'être léger et grave en même temps, tendre et moqueur à la fois. Son art du bluff.

UN POKER À LASCAUX

Normand de Bellefeuille
Québec Amérique
Montréal, 2010, 200 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Arrêts sur image de Martin Thibault

CHRISTIAN DESMEULES

Martin Thibault, poète, dramaturge et auteur de deux romans, *Là où ça mord* et *La Bête du lac* (Trois-Pistoles, 2004 et 2005), rassemble dans *J'espérais que la nuit soit douce* une vingtaine de nouvelles traversées d'érotisme amoureux ou solaire, de personnages fragiles et tendus qui rêvent souvent d'être ailleurs — hors de soi, plus loin encore ou en compagnie de quelqu'un d'autre.

Bricoleur littéraire minutieux doublé d'un observateur attentif du réel, l'auteur montréalais (né à Pôhénégamook en 1957) se sert de matériaux volatils pour reconstituer les moments de réel poétique dont il charge chacune de ses nouvelles: l'odeur de la pluie, un rayon de soleil s'insinuant entre les lamelles d'un store, quelques rêves éveillés, beaucoup de désirs assouvis ou retenus, des parts égales de regrets et d'ombre.

Un homme passe une nuit ten-



Martin Thibault

SOURCE ÉD. TROIS-PISTOLES

due dans le même lit que la blonde d'un ami absent (*Le Même Rêve*), un adolescent accidenté de la route s'accroche au parfum de l'infirmière qui se penche au-dessus de lui comme à un filet de lumière aperçu au bout d'un tunnel (*C'est ça le mot*). Un couple fissuré, parents d'un enfant handicapé, se cherche avec

difficulté des raisons d'espérer (*Le Second Souffle*).

Dans *La peau d'un simple fruit*, après avoir dévoré une pêche de la manière la plus sensuelle qui soit (il faut lire), une femme, en pensant à un ancien prince amoureux changé depuis en «grenouille amorphe», se demande quoi fai-

re du noyau: «Je l'ai serrée, la petite masse dure, et je me suis demandé combien de temps encore j'allais résister à l'envie de l'introduire jusqu'au fond de sa gorge et de la pousser plus loin pour qu'elle puisse trouver, dans la noirceur du corps, un terrain fertile et donner, un jour, une racine, une tige, un arbre avec des branches tellement chargées de fruits qu'elles plieraient jusqu'à toucher le sol.» *L'Ultime*, beau morceau de cannibalisme amoureux, témoigne lui aussi d'un sens de la chute bien aiguisé.

Les nouvelles se succèdent, presque toutes également fortes, sans que le charme vienne se rompre. Martin Thibault nous fait la preuve d'une sensibilité qu'on rencontre rarement sous une plume masculine. Dépourvue du lyrisme d'un Robert Lalonde, par exemple, son écriture est diablement sensuelle, directe, incarnée. Habile toujours à faire ressentir les tensions, les doutes et les éclairs de poésie qui illuminent le quotidien. Ceux qui passent

inaperçus ou qui passent trop vite. *J'espérais que la nuit soit douce* multiplie ainsi pour nous les arrêts sur image, décompose les gestes et les hésitations.

Collaborateur du Devoir

J'ESPÉRAIS QUE LA NUIT SOIT DOUCE

Martin Thibault
Éditions Trois-Pistoles
Trois-Pistoles, 2009, 172 pages

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 19 au 25 janvier 2010

ROMAN

1	LES HÉRITIERS D'ENKIDIEU T. 1 Anne Robillard (Wellan)
2	L'ÉNIGME DU RETOUR Dany Laferrière (Boréal)
3	LE SYMBOLE PERDU Dan Brown (JC Lattès)
4	TOME I Isabelle Fréchette (Groupe Archambault)
5	L'HOMME QUI VOULAIT ÊTRE HEUREUX Laurent Gounelle (Anne Carrière)
6	LA PREMIÈRE NUIT Marc Levy (Robert Laffont)
7	LA COMMUNAUTÉ DU SUD T. 6 Charlaine Harris (Flammarion Québec)
8	IL NE FAUT PAS PARLER DANS... Martin Michaud (Goélette)
9	PUTAIN Nelly Arcan (Seuil)
10	MILLÉNIUM T. 2 Stieg Larsson (Actes Sud)

OUVRAGE GÉNÉRAL

1	LA MAGIE DES MOTS VOL. 1, N°1 Christine Robertson (ADA)
2	VOUS DEVEZ LIRE CE LIVRE! Jack Canfield / Gay Hendricks (ADA)
3	CUISINER AVEC ROSIE... Rosie Daley (ADA)
4	MERCI LA VIE Deborah Norville (Monde Différent)
5	DU NOUVEAU DANS LA MJOUEUSE Collectif (ADA)
6	LES BISCUITS AUX PÉPITES DE CHOCOLAT Gwen Stege (ADA)
7	LES PLUS GRANDS PEINTRES... David Garff (Hurtubise HMH)
8	ANTIDOTE HD Collectif (Druide Informatique)
9	LA CLÉ POUR VIVRE SELON LA LOI DE... Jack Canfield / D.D. Watkins (ADA)
10	LE WHY CAFÉ John P. Strelceky (Dauphin Blanc)

JEUNESSE

1	LOUI LASER NINJA T. 5 Julien Neel (Glénat)
2	LA MORTE QUI MARCHAIT T. 1 Linda Joy Singleton (ADA)
3	NARUTO T. 45 Masashi Kishimoto (Kana)
4	VISIONS T. 1: NE MEURS PAS LIBELLULE Linda Joy Singleton (ADA)
5	CATHY'S BOOK S. Stewart / J. Welsman (Bayard-Jeunesse)
6	LE BAISER DU VAMPIRE Melissa de la Cruz (Albin Michel)
7	L'ANNIVERSAIRE D'ASTÉRIX ET OBÉLIX Uderzo (Albert René)
8	RÉVÉLATION Stephanie Meyer (Hachette Jeunesse)
9	LA SOIRÉE PYJAMA Rowan McAuley (Héritage)
10	LE ROYAUME DE LA MAGIE Geronimo Stilton (Albin Michel)

ANGLOPHONE

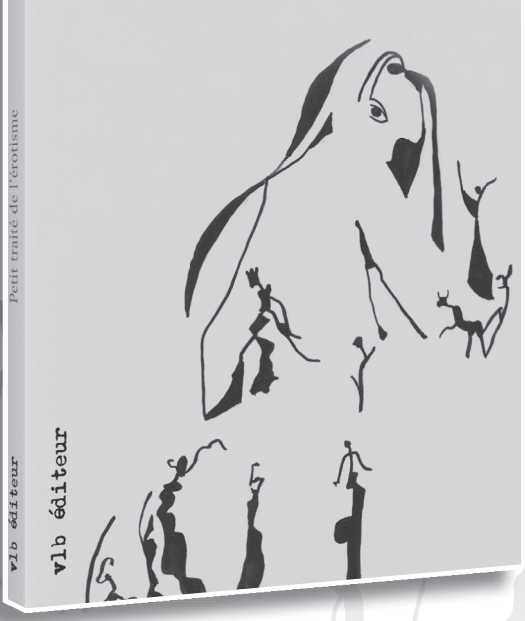
1	DEAR JOHN Nicholas Sparks (Grand Central Publishing)
2	BREAKING DAWN Stephanie Meyer (Little Brown & Co)
3	THE LOVELY BONES Alice Sebold (Little Brown & Co)
4	THE LOST SYMBOL Dan Brown (Doubleday)
5	FROM DEAD TO WORSE Charlaine Harris (Ace Books)
6	THE VAMPIRE DIARIES: THE AWAKENING Lisa Jane Smith (Harper Collins)
7	OPEN André Agassi (Knopf)
8	THE ROAD Cormac McCarthy (Knopf)
9	I AM OZZY Ozzy Osbourne (Grand Central Publishing)
10	EVERMORE: THE IMMORTALS Alyson Noël (Griffin)

Jouez la carte de la culture!



Michel Dorais

Michel Dorais
Petit traité de l'érotisme



Après tant de livres sur l'art de séduire, voici un premier traité sur l'art de se laisser séduire.

vlb éditeur
Une compagnie de Quebecor Media

www.edvlb.com

collection



Sociologie contemporaine

Guy Bajoit

Socio-analyse des raisons d'agir
Études sur la liberté du sujet et de l'acteur



PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
www.pulaval.com

ISBN : 978-2-7637-8887-6
364 pages • 39,95 \$

Socio-analyse des raisons d'agir
Études sur la liberté du sujet et de l'acteur

LITTÉRATURE

Les verts et les mûrs



LOUIS HAMELIN

Je m'étais promis de ne pas parler de football américain dans cette chronique. C'est le sport préféré des intellectuels (par un processus de compensation symbolique, peut-on soupçonner) et je m'ennuie parfois des doctes analyses des Robert Salletti et autres Jean-François Chassay, du temps où ils jouaient à être les Bertrand Raymond de la prose savante dans les pages de ce quotidien. Et il y a des limites à détourner les nobles objectifs poursuivis par une chronique littéraire, mais la littérature possède ce don de vous ramener toujours à vos vraies préoccupations, et c'est pourquoi je n'ai été qu'à moitié surpris de lire, tout récemment, sous la plume d'un John Cheever, ceci :

«[...] cela m'a fait penser à une quatrième et ultime tentative lors d'un match de football alors qu'on se trouve encore à vingt yards. Tout ce qu'on peut tenter, c'est un coup de dégagement, mais comme il est merveilleux, ce coup, et comme elle est pleine d'espoir, cette sensation de frapper le ballon, tellement pleine de renouveau que je me suis souvent demandé pourquoi le football américain n'avait pas conquis les autres pays.»

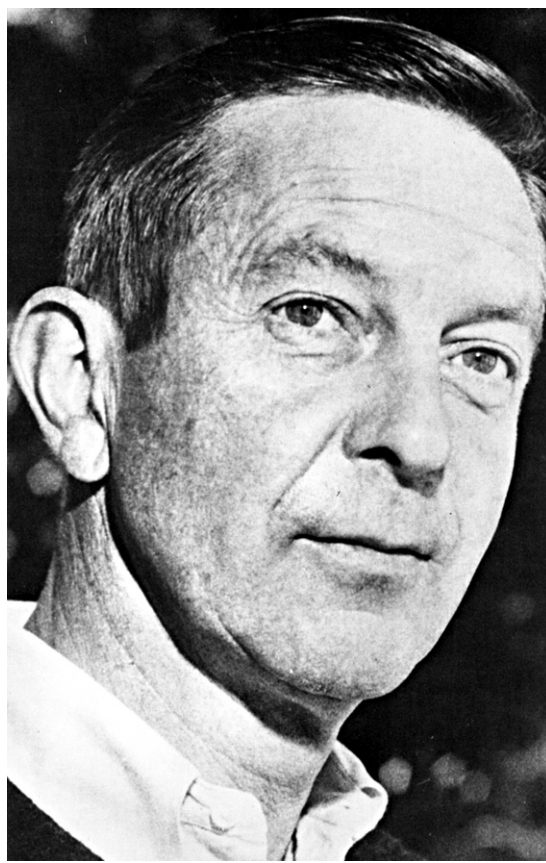
Cheever écrit ceci en 1982. Il avait alors 70 ans. À l'époque, la bonne vieille NFL s'appretait justement à conquérir un auditoire mondial avec son Méga Gros Gaga Show du Superbowl — dont les deux mamelles sont le sport comme allégorie guerrière et l'orgie marchande brandie en étendard —, taillé sur mesure pour les vénales années 80.

Ces mêmes années 80 qui verraient l'écologie devenir une industrie comme une autre, l'affaire des technocrates et des récupérateurs d'opinion, des requins de la basse finance et des maqueurs de la publicité: juste un autre beau do-

maine presque vierge où continuer de déployer l'ingénieuse activité humaine de toujours. Pendant que le gouvernement du Québec, dénoncé à hauts cris par ce pionnier que fut, par ici, l'écologiste Michel Jurdant, engloutissait sept milliards dans la dépollution de nos eaux et sortait de son chapeau un œuf de Colomb («L'environnement, c'est rentable et on va le prouver!») annonçant déjà le Jean Charest moron et oxymoron du développement durable, John Cheever, de l'influente école des novellistes du *New Yorker*, faisait paraître un tout petit roman, son dernier, où l'on voit poindre les premiers signes de cette contradiction en apparence insoluble entre la nostalgie du monde naturel et les bienfaits de l'entrepreneuriat.

La tentation idyllique marque toute la littérature américaine et c'est en plein cœur de la mégapole new-yorkaise que la Nature fait un retour, sous la forme d'un cardinal qui se pointe le bec dans la 78^e Rue Est. L'apparition va inciter Lemuel Sears, un «vieil homme», à retourner patiner sur l'étang glacé de son enfance. Mais la glace est bien mince entre ce paradis perdu et le dégât des années. «It takes a village», disait, je crois, Hillary Clinton. Sears ne tarde pas à découvrir que, dans le sien, son petit coin d'innocence préservée a été transformé en décharge publique par des politiciens municipaux acoquinés à des entrepreneurs qui sont du genre à vénérer la famille et à avoir des noms à consonance italienne.

Un romancier pur aurait décidé qu'il tenait là son intrigue principale et aurait vu tout son livre se dérouler devant lui jusqu'à l'ordinateur d'un scénariste hollywoodien. L'idylle américaine d'un côté, la mafia de l'autre. Mais Cheever était surtout un pur novelliste, et des figures obligées du roman (exemple: l'épaisseur psychologique des personnages), il n'a cure. En fait, la pire chose que pourrait faire la critique ici est de se contenter de résumer le livre en se fiant aux indications fournies par l'éditeur en quatrième de couverture. Celle-ci décrit une intrigue pleine de logique là où la prose de Cheever, à la moindre provocation et avec une confondante légèreté, se lance dans toutes les directions. L'étang, faut-il comprendre, n'est que le symbole de cette pastorale

SOURCE INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY
Le romancier américain John Cheever (1912-1982)

américaine des petites villes oubliées, des chemins de campagne réchappés des couronnes de centres commerciaux, d'une ruralité mythifiée et refoulée aux portes de la banlieue. «Cette histoire est destinée à être lue au lit dans une vieille maison par une soirée pluvieuse», commence Cheever. Et plus loin: «Lun des détails les plus extraordinaires à propos de ce village et de sa place dans l'histoire, c'est qu'il ne possédait aucun fast-food franchisé.»

Et quand cet étang étouffe sous les déchets, manque d'oxygène, est envahi d'algues, c'est

comme si la fontaine de Jouvence elle-même vieillissait. Car Sears «avait découvert une certaine similitude entre la quête d'amour et la quête d'eau potable». La manière dont Lemuel, qui est, comme on l'a dit, un homme âgé, «mais toujours en pleine possession de ses moyens», s'y prend pour aborder une femme nettement plus jeune, pour lui faire la cour, l'amour, et, bref, s'enjuponner, force notre admiration, même si on ne comprend jamais très bien ce que cette belle blonde entre 35 et 40 ans lui trouve exactement. L'expérience? Mais «vous ne comprenez vraiment rien aux femmes», ne cesse de lui répéter Renée. Cheever, lui, par contre, a compris une ou deux choses sur le sexe, c'est clair, sinon toujours parfaitement vraisemblable, et à le lire, on peut comprendre l'admiration que lui ont vouée des romanciers comme Roth et Updike, qui allaient faire de ce sujet leur fonds de commerce. Quand Renée plaque brutalement le héros au bout d'une centaine de coïts et que ce dernier passe très rapidement des bras d'un garçon d'ascenseur au divan du psy, on se dit que, foin de l'étang originel! on est bel et bien dans la Grosse Pomme après tout. Avec un homme vieillissant, un dernier essai et une verge...

Dans cette situation, Brett Favre, autre vieux, contre les Cow-boys, la partie déjà dans la poche, plutôt que de botter le ballon, a préféré garrocher l'ovale à bout de bras et enfoncer un quatrième touché dans la gorge des défenseurs. Au Saint-Bernard, devant mon verre de bière, je n'ai pas trop aimé ça, étant d'avis que le Breteux aurait dû se garder un peu de chance pour le dimanche suivant, maintenant du passé, quand c'est l'âge qui gagnait du terrain. Quant à John Cheever, il est décédé l'année où paraissait *On dirait vraiment le paradis*.

hamelinlo@sympatico.ca

ON DIRAIT VRAIMENT LE PARADIS

John Cheever

Traduit de l'américain par Laetitia Devaux
Éditions Joëlle Losfeld

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Yoko Ogawa, en somme

CHRISTIAN
DESMEULES

À 13 ans, en découvrant à la lecture du *Journal* d'Anne Frank le pouvoir que peuvent avoir les mots simples du quotidien pour évoquer l'horreur, Yoko Ogawa a tout de suite su qu'elle deviendrait écrivaine. Sur cette base fragile, cette «virtuose du malaise» construit depuis une vingtaine d'années ses romans en état d'apesanteur. Ils sont le résultat d'une rencontre chaque fois délicatement posée entre le rêve et la réalité.

D'abord auteure de romans courts, sinon très courts, puis de plus en plus longs, auteure également de nouvelles, Oga-

wa excelle dans l'allusion, le dépouillement chargé, la poésie du silence — objets, personnages introvertis.

La Piscine (récompensé en 1991 du prestigieux prix Akutagawa), puis *Les Abeilles*, *La Grossesse*, *Le Réfectoire un soir* et *Une piscine sous la pluie*, *Un thé qui ne refroidit pas*, *L'Annuaire*. Chacun de ces courts récits, depuis la parution en français du premier d'entre eux en 1995, s'est ajouté à l'œuvre de l'écrivaine japonaise, née à Okayama en 1962, comme une perle à un collier. Elle a produit de petits livres ronds à la sensualité menaçante, parfaitement polis, inoubliables, qui donnent chaque fois un peu plus de poids à

chacune de ses obsessions: la mort, la dégradation, la cruauté, le détail.

Un poids lourd

Tous traduits en français par Rose-Marie Makino et publiés en français depuis 1995 par Actes Sud, les titres retenus pour ce premier volume de ses œuvres complètes — les meilleurs et les plus connus y sont tous — relèvent à leur façon d'une certaine tradition de la littérature japonaise: un mélange complexe d'innommé et d'attention méticuleuse au détail, une étrangeté inquiétante, une exploration un peu perverse du désir sexuel. Comme si elle avait opéré dans

son écriture une fusion subtile entre Tanizaki, Kawabata et Sei Shônagon.

Depuis, on l'a dit, Yoko Ogawa a délaissé les contraintes de la forme brève pour le roman plus étoffé — *Hôtel Iris*, *Parfum de glace*, *Le Musée du silence*, *Amours en marge* se glissent aussi parmi les presque mille pages de ce premier tome. Un poids lourd de la littérature japonaise contemporaine.

Collaborateur du Devoir

ŒUVRES - TOME 1

Yoko Ogawa
Édition revue et corrigée
par Rose-Marie Makino
Actes Sud, coll. «Thésaurus»
Arles (France), 2009, 912 pages

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

Dave Eggers, griot américain

CHRISTIAN
DESMEULES

Plus de deux millions de Sud-Soudanais ont trouvé la mort au cours de l'une des plus longues guerres civiles des dernières années. Et parmi les cinq millions de civils obligés de quitter leurs terres, pendant les vingt années qu'aura duré ce conflit, on compte un grand nombre d'enfants.

C'est le cas notamment de ceux qu'on a appelés les «garçons perdus» du Soudan, qui ont passé la majeure partie de leur vie sur les chemins de l'exil ou dans les camps de réfugiés de l'Éthiopie ou du nord du Kenya.

De ceux-là, quelques milliers ont été accueillis comme réfugiés aux États-Unis en 2001. Avec *Le Grand Quoi*, Dave Eggers, qui a remporté le plus récent prix Médicis étranger, lève le voile sur la réalité derrière les statistiques.

Le roman — car, malgré les apparences documentaires, il s'agit bel et bien d'un roman — est basé sur la vie bien réelle de Valentino Achak Deng, un de ces réfugiés soudanais, devenu ami de Dave Eggers. Eggers, écrivain américain de 39 ans, fondateur du magazine littéraire *The Believer* et de la maison édition McSweeney's, est déjà l'auteur d'*Une œuvre déchirante d'un génie renversant* (Balland, 2001) et de *Suive qui peut* (Gallimard, 2003). Ce brillant touche-à-tout de l'édition américaine prête sa plume — et son imagination — à cette histoire de cruauté, de misère et de destinée humaine.

Obligé de fuir son village natal après une attaque des «hommes-lions», l'enfant se souvient: «Tous ont été témoins de raids des Murahaleen — ces miliciens à cheval, armés par le gouvernement —, de bombardements d'Antonov, de rafles de futurs esclaves.» Puis dix années dans des camps de réfugiés en Éthiopie et au Kenya avant d'obtenir un visa pour les États-Unis. Et une fois là-bas, c'est une nouvelle course à obstacles. Mais cette fois dans une brousse urbaine, avec ses nouveaux codes, ses maigres joies matérielles, ses racismes — à commencer par celui de certains Afro-Américains envers les immigrants noirs venus d'Afrique.

Roman d'apprentissage, mémoires picaresques, recueil d'histoires d'horreur et d'espoir, *Le Grand Quoi* nous dépeint au plus près l'envers d'une catastrophe humaine et humanitaire. Une histoire au-dessus de laquelle flotte l'ombre permanente des questions irrésolues.

Collaborateur du Devoir

LE GRAND QUOI.
Autobiographie de
Valentino Achak Deng

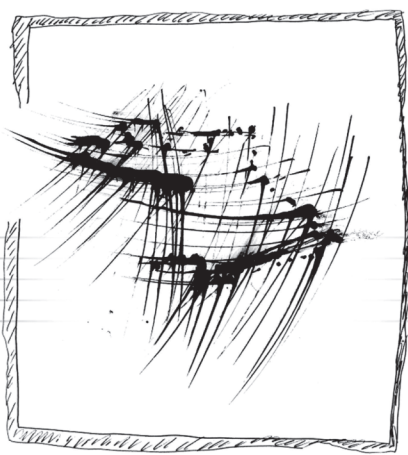
Dave Eggers
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Samuel Todd
Gallimard
Paris, 2009, 628 pages

40 ans
de livres et d'idées

Presses
de l'Université
du Québec

www.puq.ca

ESSAI

OUVRIER
D'HARMONIES

ANDRÉ VILLENEUVE

Presses
de l'Université
du Québec

OUVRIER D'HARMONIES — ESSAI

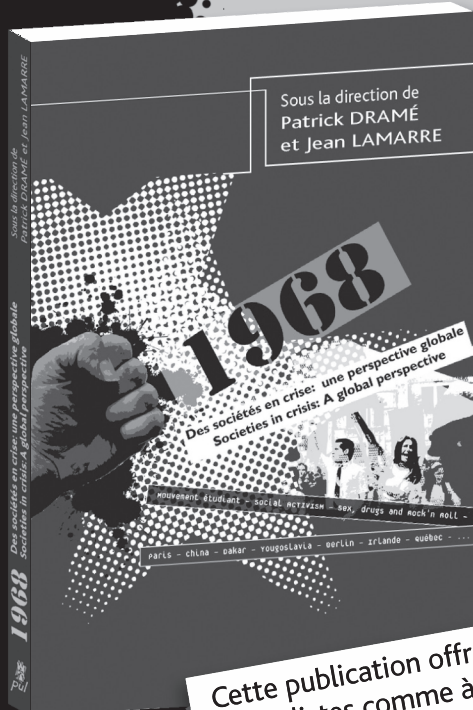
André Villeneuve 146 pages | 20\$
Cet essai est, en matière de composition musicale, une réflexion sur le «faire» du compositeur. Une publication d'intérêt aussi bien pour les compositeurs, musiciens, interprètes et étudiants dans ce domaine (ou dans un domaine connexe de création artistique) que pour les chercheurs en art ou en poétique.

1968

DES SOCIÉTÉS EN CRISE:
UNE PERSPECTIVE GLOBALE
SOCIETIES IN CRISIS:
A GLOBAL PERSPECTIVE

Sous la direction de
Patrick DRAMÉ
et Jean LAMARRE

Sous la direction de
Patrick DRAMÉ
et Jean LAMARRE



Cette publication offre aux
spécialistes comme à un large
public un regard nouveau sur
une période enflammée qui a
profondément marqué les
mémoires collectives.

PUL
PRESSES DE
L'UNIVERSITÉ LAVAL
www.pulaval.com

ISBN : 978-2-7637-8911-8
216 pages • 29,95 \$

LIVRES

L'Avent du livre électronique



JEAN LAROSE

Un spectre hante le monde du livre: le livre électronique. Libraires, éditeurs, auteurs (je parlerai prochainement de l'écrivain, de sa tentation du blogue) sont tourmentés. Le livre électronique n'est pas encore réel, mais chacun sent que toute résistance est vaine. Il n'est pas là, mais il est présent, il s'en vient, il arrive, il va tout changer. Sa proche présence, c'est déjà la mort — ou le salut du livre!

Je ne connais personne qui ait lu un livre au complet sur un écran

qui ait lu un livre au complet sur un écran. J'entends parler de lecteurs cochons d'Inde qui partent en vacances tout réjouis d'apporter dans leur Kindle les œuvres complètes d'Alexandre Dumas et de Victor Hugo. Ils se pâment comme s'ils avaient attendu cela toute leur vie, partir en vacances avec cent mille pages, comme si enfin ils allaient pouvoir se les taper, tout Dumas, tout Hugo... Un jour prochain, il sera banal de voyager avec tous les livres de tous les temps. J'ai bien hâte. On aura dans son bagage à main la bibliothèque universelle. Il est vrai qu'il restera encore à la lire — je ne sais pourquoi je me trouve grossier, pour ne pas dire réactionnaire, de le rappeler.

L'attente messianique du livre électronique, la

fièvre de s'y adapter avant que son règne n'arrive, sa puissance de spectre déjà sur le monde du livre avant que la pratique n'en soit effective et réelle, avant même le succès commercial, tout prouve qu'il s'agit non d'un outil pour lire, mais d'un objet de croyance et d'un espoir de salut pour des gens perdus. L'Avent du livre électronique répond en réalité à une vaste intimidation exercée contre tout ce qui réfléchit seul, lit seul, écrit seul. (Ô touchante espérance de l'écrivain blogueur, qui croit qu'il va retrouver une place dans la société, qu'on va enfin lui pardonner d'écrire!)

Amateur de *Star Trek*, j'ai passionnément horreur du Borg, cette entité formée de milliards d'ex-individus branchés sur le Collectif. Brisant le silence éternel des espaces infinis, le Borg conquiert galaxie sur galaxie en diffusant sans discontinuer dans l'univers un message invariable: «You will be assimilated. Resistance is futile.» L'assimilé au Borg y perd toute individualité, ne pense plus qu'en télépathie avec tous les autres, participant jour et nuit à la conversation du Collectif dont le seul et unique objet est l'avènement du Borg Univers — où ne subsistera plus un seul individu non branché au Collectif. (Heureusement, le Borg est borgne de son œil électrique, sourd à force de communication chronique, et les valeureux Terriens se dressent là contre.)

Rien ne tourmente l'appétit du Collectif comme le Livre. Ça l'irrite spécialement, cet objet matériel, non électrique, dans quoi un solitaire peut s'absorber longtemps, en silence. C'est le village d'Astérix de l'Empire du Bien Google, l'exception scandaleuse d'un flux désuet à connexion psychique en différé sur les temps passés.

Visitez La Feuille (un des plus absorbants, dirait Baudelaire, parmi les sites messianiques). Du livre électronique, les croyants n'attendent pas des textes en PDF, ils veulent qu'il libère la lecture grâce aux «possibilités d'interaction communicationnelle des écrans». Où l'on voit bien qu'«hypertexte» est un terme religieux, un mot sacré dont les peines-à-jouer de l'écriture espèrent

la libération vainement attendue du livre en papier (il faut relire Philippe Muray).

Mais nul besoin d'un site consacré, un site de tous les jours suffit pour comprendre ce qui s'en vient. *New York Times*, 9 janvier (B. Stone, «The Children of cyberspace»): «Ma fille de deux ans m'a ravi l'autre jour: montrant du doigt mon Kindle, elle a dit le livre de papa. Ma fille ne saura pas ce que c'est qu'un livre en papier — à la différence des enfants qui ont dix ans aujourd'hui et qui sont déjà dépassés. Les étudiants d'université ne comprennent plus ceux des écoles secondaires, et ceux-ci sont des fossiles pour les élèves du primaire, lesquels sont des vieux pour ma fille. Ma fille exigera que tout écran lui obéisse au contact, et que tout soit écran. Je lui ai dit que son lapin électronique était un robot, elle m'a répondu que c'est aussi un animal. Elle a raison! La distinction entre amis réels et virtuels n'aura bientôt plus de sens. Des chercheurs (!) ont constaté que les gens de 16 à 18 ans peuvent soutenir en moyenne huit communications à la fois (texter, jouer, facebooker, youtubeur, regarder la télé, etc.), alors que ceux qui ont 20 ans ne dépassent pas six [...]»

Le Monde, 8 janvier (J.-M. Manach, «Vie privée, le point de vue des petits cons»): Pour les jeunes, «le courrier électronique est une technologie de dinosaures» qui ne permet pas de suivre ses amis d'assez près, de communiquer suffisamment en direct. Sur Facebook, sans doute, on suit en temps quasi réel le Collectif sur un écran, on se situe soi-même dans cet ensemble toujours fluide. Mais Facebook ne fait pas encore assez vivre en chacun le Collectif comme intime réelle présence. Sur YouTube, à chaque minute qui passe, vingt heures de vidéos s'ajoutent. Foutaise retardataire! On y est encore décalé par rapport au vécu. YouTube est un site préhistorique, en comparaison de Vimeo.

Le livre électronique? Mais non. Ce sont ces mutants toujours plus brillants qui vont nous libérer du livre. Une nouvelle humanité est en gestation dans la matrice, à qui l'étrange mot de «lecture» n'inspirera qu'un sourire de barbare supérieur. Nous les aimerons, ils nous jetteront, nous les suivrons, ils ne nous sauveront pas.



LUCAS JACKSON REUTERS

RENTRÉE - ESSAIS ÉTRANGERS

Pour réfléchir après la catastrophe

MICHEL LAPIERRE

Le cataclysme qui vient de frapper Haïti, l'un des pays les plus pauvres du globe, est, malgré l'abattement qu'il provoque, un appel à la réflexion. Parmi les essais publiés cet hiver et au printemps, *Les Nations obscures* (Écosociété), de Vijay Prashad, jeune historien américain d'origine indienne, arrive à point nommé. L'auteur fait revivre en l'actualisant la notion politique de tiers monde que le mondialisme néolibéral avait reléguée dans l'oubli.

L'ouvrage ne sera pas étranger à celui d'un autre jeune universitaire, Romuald Fonkoua: *Aimé Césaire* (Perrin), première biographie de l'écrivain martiniquais mort en 2008 qui, en associant littérature et politique, fit de la négritude une arme poétique contre la domination occidentale. Elle intéressera ceux qui auront le plaisir de lire *L'Historien* et le *Sociologue* (Agone), entretiens (1988) de Roger Chartier et du regretté Pierre Bourdieu, intellectuel sensible à l'inégalité au niveau planétaire.

On passera de Bourdieu à un autre sociologue de gauche avec *Edgar Morin et la pensée*

complexe, d'Ali Ait Abdelmalek (Apogée). Alain de Botton éveillera la curiosité dans *Splendeurs et misères du travail* (Mercure de France). Gallimard participe au débat suscité par la crise économique mondiale de 2008 en inscrivant à son catalogue *Les Flibustiers de la finance*, de Jean de Maillard, *L'Économie immatérielle*, d'Olivier Bomsel, et en rééditant *Marx et Keynes*, de Paul Mattick.

Deux livres, consacrés à la moitié du genre humain tenue durant des millénaires dans un état d'infériorité plus ou moins subtil, retiendront l'attention: *L'Amour en plus*, d'Elisabeth Badinter (Flammarion), sur l'histoire de l'amour maternel, et un ouvrage collectif, *Le Mouvement de libération des femmes, textes premiers* (Stock), anthologie du féminisme français au lendemain de Mai 68.

Le lectorat qui rêverait à des horizons encore plus larges se réjouira peut-être en se plongeant dans le colossal *Discours parfait*, essai littéraire de l'éblouissant touche-à-tout Philippe Sollers (Gallimard). Si, chez le même éditeur, on recherche plus de sobriété, on

appréciera deux réflexions d'écrivain fondées sur l'autobiographie: *Dans le secret d'une photo*, de Roger Grenier, et *Rapport de police*, accusations de plagiat et autres modes de surveillance de la fiction, de Marie Darrieussecq.

Les reportages de Colette

Quant au Seuil, fidèle à son prestige, il redonnera vie aux écrits journalistiques d'une grande romancière: *Chroniques et reportages (1893-1941)*, de Colette, édition de Gérard Bona et Frédéric Maget. Si l'on préfère dans l'histoire de la presse une figure plus révolutionnaire, on jettera son dévolu sur *Hunter S. Thompson, journaliste hors-la-loi*, de William McKeen (Tristram).

On pourra goûter aussi à *Une Bibliothèque idéale*

(Rivages), choix d'inédits de Hermann Hesse (1877-1962), notes, lettres et articles sur la littérature universelle rédigés par cet Allemand naturalisé suisse, qui se définissait comme un «lecteur ensorcelé». Puis comment ne pas avoir hâte de découvrir *Une tombe au creux des nuages*, recueil d'essais de Jorge Semprun (Climats)?

Deux biographies semblent incontournables: *Edgar Allan Poe, une vie coupée court*, du brillant critique et romancier anglais Peter Ackroyd (Philippe Rey); *Alberto Moravia*, de René de Ceccatty (Flammarion), premier portrait intellectuel du créateur sans qui l'on aurait peine à comprendre l'Italie contemporaine.

Avec *Bohème littéraire et Révolution*, de Robert Darnton (réédité chez Gallimard), l'his-

toire de la littérature va nous ramener à la pensée politique. Lux publiera *Ce que tout révolutionnaire devrait savoir de la répression*, du résistant antistalinien Victor Serge, et *Le Mexique en armes*, de Laura Castellanos, sur les guérillas contemporaines dont l'opinion

mexicaine, pourtant attentive aux bouleversements dans le reste de l'Amérique latine, minimise l'importance. Ni la bohème ni la révolution ne se concilient aisément avec l'image chic d'un pays émergent.

Collaborateur du Devoir

éditions Liber
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Jacques Beaudry
Le tombeau de Carlo Michelstaedter

Jacques Beaudry
Le tombeau de Carlo Michelstaedter
Liber
156 pages, 18 dollars

Tendances et défis des politiques culturelles
ANALYSES ET TÉMOIGNAGES

Collection Chaire Fernand-Dumont sur la culture

Sous la direction de Claudine Audet et Diane Saint-Pierre

INRS Université d'avant-garde
PUL
PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
www.pulaval.com

Sous la direction de Claudine Audet et Diane Saint-Pierre
ISBN : 978-2-7637-8948-4
256 pages • 39,95 \$

Une lecture incontournable pour tout amateur de musique d'ici !

Richard Baillargeon

401 PETITS ET GRANDS CHEFS-D'ŒUVRE DE LA CHANSON ET DE LA MUSIQUE QUÉBÉCOISES
VARIA

Après avoir célébré 400 ans de vie francophone permanente sur les rives du Saint-Laurent, il était temps de célébrer 401 ans de vie musicale et chantante en ce pays qui est beaucoup plus que l'hiver...

Beaucoup plus qu'un guide, cet ouvrage rend un vibrant hommage à la chanson québécoise, des refrains de la Nouvelle-France aux productions les plus récentes.

VARIA
www.varia.com

19,95\$ | 206 PAGES

SOIRÉE BÉNÉFICE
Lectures d'œuvres haïtiennes

Olivieri
librairie • bistro

De tout cœur avec Haïti

Vendredi 5 février
18 h 00

Une initiative d'Olivieri, de l'Espace du livre francophone et du Consulat général de France, soutenue par les lecteurs, la Ville de Montréal, le Conseil des arts du Canada, la Sodec et Le Devoir. Merci!

Tél: 514.739.3639
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

Olivieri vous invite à vous rallier à travers la littérature haïtienne - à lire et à relire ces auteurs qui témoignent et célèbrent le pays qui nous bouleverse, à partager leurs mots, à les écouter, à les soutenir et à s'en inspirer...

AVEC
Des Étonnants voyageurs... Dickner, Laferrrière, Péan, Saint-Éloi, Vézina...

ET
Franz Benjamin, Joël Des Rosiers, Hélène Dorion, Maka Kotto, Maguy et Mireille Métellus, Pascale Montpetit, Anthony Phelps, Joujou Turenne, Louise Warren... entre autres!

LES BILLETS (25\$ 50\$ 100\$) ainsi que 10% des ventes de livres d'auteurs haïtiens, sont versés directement au CECI.

AUCUNE RÉSERVATION
Billets en vente à la librairie ou par téléphone.

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Un redressement national à la Facal



LOUIS CORNELLIER

Personne ne contestera à Joseph Facal son statut de commentateur énergique de la société québécoise. L'homme est brillant, parle et écrit clairement, a une expérience politique concrète à son actif et aime passionnément le Québec, son pays d'adoption. Souverainiste convaincu et convaincant, il continue de se définir comme un homme de gauche, même s'il a signé le manifeste *Pour un Québec lucide*, plutôt identifié à la droite économique. Facal, en fait, incarne, au Québec, ce qu'on a appelé, ailleurs, la «troisième voie», une option qui s'apparente à une sorte de gauche de droite, c'est-à-dire à une sensibilité de gauche assortie de solutions libérales.

Dans *Quelque chose comme un grand peuple*, Facal entend «faire le point et poser au moins les bases conceptuelles d'un redressement collectif québécois». «Le Québec, note-t-il, reste évidemment une société où il fait bon vivre. Mais, tout en prenant garde de ne pas idéaliser le passé, on sent que cette société peine en ce moment à se trouver un sens, qu'elle manque d'élan, qu'elle se cherche comme un second souffle.» Ce constat est difficile à contester. Aussi, dans ces conditions, que faire?

«Pour l'essentiel, répond Facal, nous le savons.» Vraiment? En faisant comme s'il existait des réponses connues et uniques aux problèmes qu'il soulève, l'ex-ministre emprunte une voie qu'il prétend lui-même rejeter. «Quand un homme politique se réclame du pragmatisme intégral ou du sens com-

mun, écrit-il justement, c'est généralement parce qu'il dissimule une idéologie qui ne veut pas dire son nom ou parce qu'il n'est pas conscient d'en avoir une.» Or c'est souvent l'impression qu'on a à la lecture de ce *Quelque chose comme un grand peuple*.

Facal déploie son argumentation sur deux plans: le national et le social. Il développe d'abord son point de vue sur l'histoire du Québec. Selon lui, notre saine ambivalence, saluée par les fédéralistes Jocelyn Létourneau et André Pratte, nous fut imposée plutôt que choisie. Quant à la redéfinition de la nation québécoise proposée par Gérard Bouchard, «sur des bases essentiellement linguistiques, territoriales et legalistes», elle ne donnerait à cette nation «qu'une cohérence strictement formelle, sans épaisseur authentique, sans une véritable conscience historique largement partagée et profondément assumée». Pour Facal, le sujet central de notre histoire reste «la majorité francophone du Québec», et son «intention nationale primordiale» se résume à «une recherche d'autonomie croissante par rapport à l'Autre». Cette lecture, très près de celles des Joseph-Yvon Thériault et Jacques Beauchemin, règle efficacement le sort des thèses de Létourneau et Pratte, mais laisse en plan les richesses de la lecture bouchardienne, qui méritent mieux.

Facal, sur son élan, se livre à une critique du multiculturalisme qui, en posant «la relative équivalence de toutes les cultures», attaquerait la «cohésion sociale et l'identité nationale du Québec». Peut-on, cela admis, en dire autant de l'interculturalisme défendu par Gérard Bouchard? Facal répond oui, en plaidant que «la culture du groupe francophone majoritaire» doit être «le creuset d'une convergence fondamentale qui doit advenir». Or,

posons la question: une fois que l'on a imposé, à tous, l'usage du français dans l'espace public, le respect des lois et chartes québécoises (notamment l'égalité hommes-femmes et la laïcité) et l'enseignement de notre histoire et de notre littérature à l'école, jusqu'où peut-on aller, encore, dans l'imposition de nos valeurs? L'intégration est un devoir; l'assimilation, une option. Facal pense-t-il, lui, qu'on ne peut être Québécois en restant relativement attaché à d'autres identités?

Quand il rappelle «les cinq raisons fondamentales de vouloir encore la souveraineté du Québec», l'essayiste est au sommet de sa forme. Les francophones, explique-t-il, ne seraient plus soumis «au bon vouloir de la majorité anglophone», ils seraient majoritaires dans leur pays et pourraient assurer l'épanouissement de leur identité culturelle, ils seraient enfin vraiment libres, le débat démocratique, délesté de la question nationale, pourrait se déployer pleinement et le Québec aurait une voix sur la scène internationale. La démonstration est claire et forte.

Toutefois, quand il traite de la réforme scolaire et du cours Ethique et culture religieuse, Facal se fait basement pamphlétaire. Il ne semble connaître, de ces dossiers, que le point de vue des opposants à ces réformes (il l'avoue presque dans la note 27 de la page 312) et il ne cite leurs partisans, au passage, que pour déformer leur pensée. Faire de Georges Leroux, par exemple, un adversaire d'un solide enseignement culturel est une grossièreté.

Sur le plan socioéconomique, Facal s'inquiète des finances d'un Québec attaché à de généreux programmes sociaux et services publics. Il a raison. On ne peut qu'appuyer, d'ailleurs, sa proposition d'investir en éducation pour assurer notre avenir collectif.

Ce sont ses autres propositions qui, quoi qu'il en pense, sont contestables. Facal, par exemple, rejette totalement la voie d'une hausse de l'impôt sur le revenu et plaide plutôt pour une hausse des taxes à la consommation et des tarifs des services publics (droits de scolarité, garderies, électricité). Concéderons que l'augmentation de la TVQ de deux points de pourcentage, tout comme l'indexation des tarifs, est une solution simple et acceptable; pour le reste, réfléchissons. Si on plaide pour une augmentation des taxes et tarifs (avec crédits de remboursement pour les plus pauvres), c'est que l'on considère que certains (classe moyenne et plus) ont les moyens de les payer. On ne fait donc que déplacer le fardeau fiscal de l'impôt (progressif, donc plus juste) vers le principe de l'utilisateur-payeur (pas nécessairement progressif et plus lourd à gérer). Au mieux, ce sont les mêmes qui paient, mais, dans un cas, l'argent recueilli profite à tous également, alors que, dans l'autre (tarifs et assurances privées en santé), on individualise le rapport aux services publics essentiels et on privilégie les utilisateurs sans restrictions financières. La surconsommation d'électricité dérange Facal? Qu'on surtarifie celle-là, tout simplement, et qu'on laisse la consommation nécessaire tranquille!

Contribution majeure au débat public québécois, cet essai de Joseph Facal ne fera pas l'unanimité, mais il obligera tous ceux qui pensent, au Québec, à se situer par rapport à lui, ce qui est la marque des rares livres qui portent vraiment.

louisco@sympatico.ca

QUELQUE CHOSE COMME UN GRAND PEUPLE

Joseph Facal
Boréal
Montréal, 2010, 320 pages

BÉDÉ

Les deux pieds dans le plat de l'adolescence

FABIEN DEGLISE

Il y a d'abord une vidéo dans laquelle Jimmy danse malhabilement. Diffusée à son insu sur YouTube, elle va l'exposer à la taquinerie récurrente des habitants de son coin de pays.

Il y a ensuite son pote, Fréchet, faussement sympathique et franchement faux cul, qui reste proche de Jimmy pour mieux abuser de lui. Il y a Jolène, qu'il croise régulièrement à ses cours de dessin, qu'il aime secrètement et qui va tomber dans les bras d'un autre.

Et enfin, comme si ce n'était pas assez, il y a cet oncle qui va prétendre dans le journal du coin avoir filmé un Bigfoot, ce yéti de la forêt boréale ou laurentienne, devenant ainsi la risée de la ville et jetant le discrédit sur tout son entourage, y compris le pauvre et timide Jimmy.

Quand tout va mal, tout va mal... et c'est certainement ce



SOURCE LA PASTÈQUE

qui fait le charme de cet autre récit personnel signé Pascal Girard, *Jimmy et le Bigfoot* (La Pastèque) confirme aussi au passage le talent narratif de ce jeune auteur en phase ascendante.

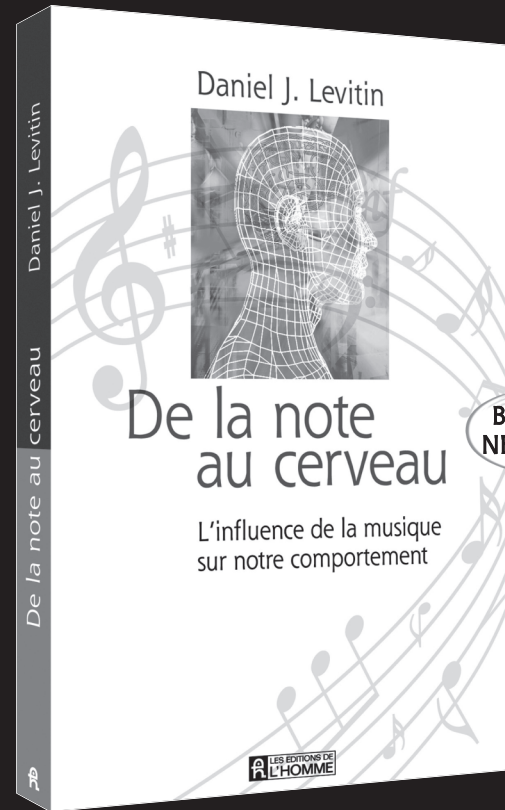
En 48 pages, le père de *Nicolas* et de *Dans un cruchon*, deux œuvres sensibles publiées dans la deuxième moitié de la décennie, offre ici une nouvelle incursion intimiste dans sa propre condition, où se côtoient doute,

crainte, timidité et passion pour le dessin. Le tout dans son Jonquière natal.

Autopsie précise d'une époque où la popularité numérique, surtout quand elle est mal intentionnée, est source de dérive, étude comportementale d'un groupe d'ados en formation identitaire, cette histoire tout en cases et en bulles finit aussi, grâce à un découpage serré et à la manière intelligente qu'elle a de mettre l'anecdote en relief, par devenir un bon divertissement. Un divertissement en forme de plaisir coupable, bien sûr, puisqu'il repose sur un Jimmy naïf et passif, que la vie prend un malin plaisir à malmener.

Le Devoir

JIMMY ET LE BIGFOOT

Pascal Girard
La Pastèque
2009, Montréal, 48 pagesLa musique dans la tête !
De la note au cerveau

Daniel J. Levitin explore le lien entre la musique – sa performance, sa composition, comment nous l'écoutons, pourquoi nous l'aimons – et le cerveau humain. L'auteur fait valoir que la musique est fondamentale pour notre espèce, peut-être encore plus que le langage.

BEST-SELLER DU
NEW YORK TIMES

Daniel J. Levitin, musicien devenu neuroscientifique, dirige le Laboratoire Levitin pour la Perception, la Cognition et l'Expertise Musicale à l'Université McGill de Montréal, où il détient la Chaire Bell du département de psychologie de la communication électronique.

LES ÉDITIONS DE
L'HOMME

Une compagnie de Québecor Média

www.editions-homme.com

40 ans
de livres et d'idéesPresses
de l'Université
du Québec

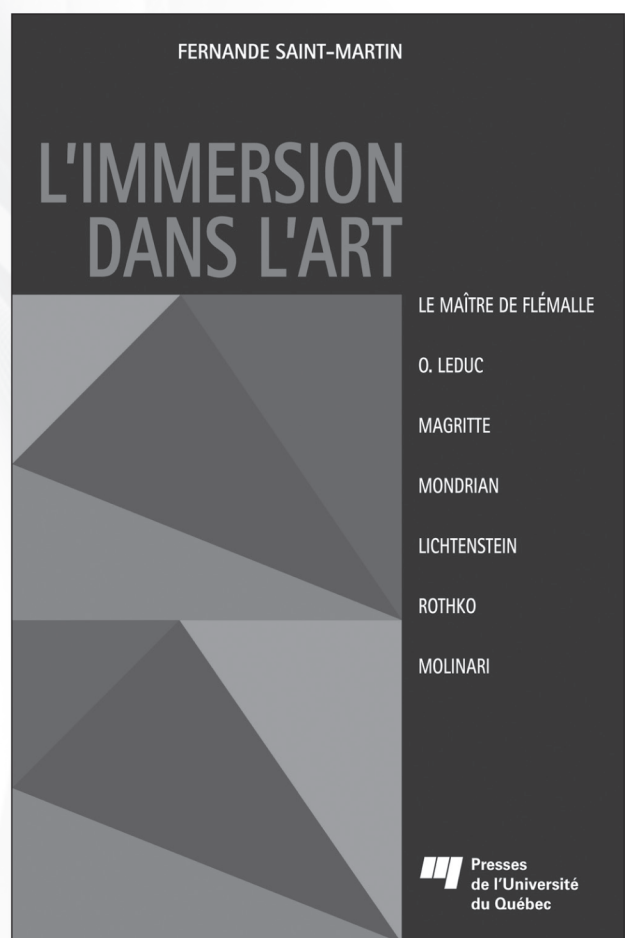
www.puq.ca

L'IMMERSION
DANS L'ARTComment donner sens
aux œuvres de 7 artistes

Fernande Saint-Martin

204 pages | 28\$

Cet ouvrage propose l'interprétation de sept œuvres d'art, la première ayant été produite aux abords du XVI^e siècle, les autres au XX^e siècle. Il s'agit moins d'une «critique» des œuvres que d'une tentative de guider une expérience affective, qui seule peut donner sens aux œuvres visuelles.



LE MAÎTRE DE FLÉMALLE

O. LEDUC

MAGRITTE

MONDRIAN

LICHTENSTEIN

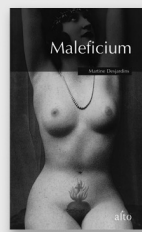
ROTHKO

MOLINARI

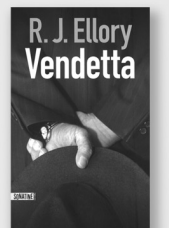
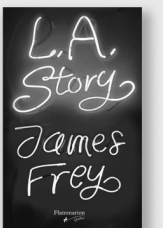
Presses
de l'Université
du QuébecPRIX
des
LIBRAIRES
du Québec 2010

FINALISTES

CATÉGORIE ROMAN QUÉBÉCOIS

VU D'ICI TOUT EST PETIT
NICOLAS CHALIFOUR
HÉLIOTROPEMALEFICIUM
MARTINE DESJARDINS
ALTOL'ÉNIGME DU RETOUR
DANY LAFERRIÈRE
BORÉALL'ŒIL DE MARQUISE
MONIQUE LARUE
BORÉALLA FOI DU BRACONNIER
MARC SÉGUIN
LEMÉAC

CATÉGORIE ROMAN HORS QUÉBEC

VENDETTA
R.J. ELLORY
SONATINEL.A. STORY
JAMES FREY
FLAMMARION QUÉBECJAN KARSKI
YANNICK HAENEL
GALLIMARDEXIT LE FANTÔME
PHILIP ROTH
GALLIMARDUNE VIE À COUCHER DEHORS
SYLVAIN TESSON
GALLIMARD

WWW.PRIXDESLIBRAIRES.QC.CA

